

Des milliers de déportés arrivent à Paris

Un véritable "concours d'horreurs" à l'hôtel Lutetia

(Rédigé pour la Presse canadienne par Maurice Desjardins, correspondant outre-mer des journaux de langue française).

Paris, 23 (C.P.) — Paris a eu son exposition et ses expositions, mais il faut aller à l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, pour voir la plus dramatique. C'est là qu'arrivent d'Allemagne par milliers les déportés politiques.

Il se tient à l'hôtel Lutetia un véritable "concours d'horreurs". Je viens d'y passer une nuit. J'ai entendu des histoires incroyables que j'ai crues. J'ai vu revenir des centaines de rapatriés de Belsen et de Buchenwald. Je les ai vus se jeter en pleurant dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants.

Ceux qui reviennent de "là-bas" subissent, en un temps record, douche, épouillage, visite, prise de sang, radiophoto, examen médical et poudrage antityphique. La chaîne est parfaite pour deux mille rapatriés par jour. Au bout de la chaîne, ils doivent encore passer par plusieurs bureaux, avant de redevenir les citoyens libres qu'ils étaient avant d'être déportés en Allemagne.

J'ai circulé parmi des centaines de Français maigres, à la tête rasée, aux vêtements les plus hétéroclites. J'ai causé avec un jeune homme de 16 ans originaire de Cherbourg, qui vit son père et ses deux frères fusillés par les Boches et qui était lui-même accolé au poteau d'exécution lorsque les Américains firent irruption dans le camp de concentration.

Dans un grand hall, ils sont affalés dans des fauteuils. D'autres, dans le réfectoire, font honneur aux plus copieux repas que la crise actuelle de ravitaillement puisse permettre. Hier soir, ils ont mangé des nouilles et une tranche de gigot, tant qu'ils en voulaient.

Les médecins français, qui ont offert bénévolement leurs services, ont un travail fou. L'un m'a confié que 80 pour cent des rapatriés sont atteints, à des degrés plus ou moins avancés, de tuberculose.

Il y a des femmes parmi les rapatriés. Tous, hommes et femmes, reçoivent un colis de la Croix-Rouge française, pas aussi riche, il est vrai, que les colis canadiens et américains, mais tout de même intéressant avec son contenu de biscuits, de pruneaux, de viande en conserve, de nougats et de savon.

Des scouts et des girl guides se tiennent à la disposition des déportés 24 heures par jour. Tous sont fatigués et ils se groupent parfois pour bavarder et chanter dans les rares moments libres.

Des équipes de volontaires aident les rapatriés à remplir une foule de formulaires, pour coupons de ravitaillement, échange d'argent allemand (limite de 2,000 francs), billets de chemin de fer, distribution de tabac, etc.

Une jeune femme se jette dans les bras de son mari, déporté il y a deux ans parce qu'il éditait un journal clandestin. Elle m'avait montré sa photographie. Je le regarde attentivement et je ne reconnais que ses yeux. Il a la tête rasée et la maigreur de son visage fait peur. Il est vêtu d'une innommable pelisse en fourrure et de sabots.

Dans une salle, qui devait être autrefois la salle à manger, des milliers de photographies et de signalements tapissent les murs. Ce sont des déportés dont les familles sont sans nouvelles. La date de la dernière lettre reçue est indiquée au bas des photos.

Ils sont venus de loin, en charrettes, en camions, par chemin de fer. Ils sont en France, ils sont à Paris, mais ils sont encore trop faibles pour s'en rendre compte. J'ai vu très peu de sourires parmi les rapatriés de l'hôtel Lutetia.

Je demande à une jeune femme à l'épaisse chevelure noire, probablement une Israélite à voir ses traits, si elle est heureuse d'être de retour. "Excusez-moi, mon cher monsieur, dit-elle tout bas, je suis trop émue pour vous répondre". Et elle s'engage dans un ascenseur en ployant sous une brassée de ses effets.

Dans un coin, un scout joue du piano, entouré de cinq ou six rapatriés. Je reconnais les accents de "Lily Marlen". L'un des déportés, d'une voix faible, chante les paroles, paroles qu'il a composées lui-même, en Allemagne: "Après vingt mois de séjour à Berlin, ah! c'qu'on en a marre de ces sales Fridolins!"

On n' dira plus auf Wiedersehen,
Ni gut Morgen,
Ni Verstehen'sie,

On dira: Bonjour Paris!
On dira: Bonjour Paris!

De nouveaux camions, de nouveaux autobus arrivent à la porte de l'hôtel Lutetia. Je voulais y passer une heure, j'y suis resté toute la nuit. Je me rends compte que chacun de ces rapatriés pourrait me raconter une histoire passionnante. Des histoires de privations, de tortures, de mauvais traitements, de misère et de souffrances.

Mais il y a des souvenirs qu'il est pénible d'évoquer, des heures qu'il est douloureux de rappeler. Je me contente de les regarder revivre.

Depuis mon arrivée à Paris, il m'a fait plaisir de constater que les Parisiens faisaient tout en leur pouvoir pour leurs chers rapatriés. C'est pour la France qu'ils ont souffert, et c'est la France qui les accueille et les embrasse dans une reconnaissante sollicitude. Franchement, je ne crois pas que je retournerai à l'hôtel Lutetia. C'est une "exposition" que personne ne veut visiter deux fois.